Les effets de raccommodement du récit de vie : l'exemple d'anciens appelés d'Algérie

*Effects of raccomodement on life story. The example of former conscript in
Algeria*

Corinne Chaput-Le Bars

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ree/9429>

DOI : 10.4000/ree.9429

ISSN : 1954-3077

Éditeur

Nantes Université

Référence électronique

Corinne Chaput-Le Bars, « Les effets de raccommodement du récit de vie : l'exemple d'anciens appelés d'Algérie », *Recherches en éducation* [En ligne], HS5 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 28 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ree/9429> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ree.9429>

Recherches en éducation est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les effets de raccommodement du récit de vie : l'exemple d'anciens appelés d'Algérie

Corinne Chaput-Le Bars¹

Résumé

Les situations de guerre sont des situations extrêmes auxquelles de simples soldats ou des civils ont été engagés bien malgré eux et pour un nombre non négligeable d'entre eux, ces situations de violences intenses laissent des traumatismes sur du moyen voire du long terme. Ils portent désormais un nom : les PTSD (Post-Traumatic Syndrom Disorder). Deux modèles de prise en charge de ce stress post-traumatique sont apparus, que l'on oppose parfois, à tort : la prise en charge immédiate et la voie cognitive, plus distanciée, celle du retour sur un passé « qui ne passe pas ». Le récit de vie est une des formes privilégiées de ce retour sur soi et de la recherche de sens à propos de ce qui est par nature insensé. Il peut alors être un tuteur de résilience ou, pour employer un concept que j'ai exploré, favoriser le « raccommodement » de soi et de soi avec les autres. Or, parmi les guerres qui ont concerné la France ces cent dernières années, celle d'Algérie est probablement l'une de celles où la transmission a été la plus difficile et où, désormais, l'urgence de se faire entendre est peut-être la plus vive. La partie destinée à l'investigation de terrain (et qui constitue le cœur de cet article) s'appuie sur quatre récits d'anciens appelés de la guerre d'Algérie qui ont écrit sur leur expérience extrême quarante à cinquante ans après avoir effectué leur service militaire outre-Méditerranée. Ces « tapuscrits » avaient été confiés à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (l'un d'eux a même été édité ensuite) ou gardés au sein du foyer familial pour une diffusion plus modeste à l'intention des proches. L'article présenté ici a pour objet d'identifier les effets produits par cette écriture tardive et notamment ceux qui concernent la formation.

Cet article présente les principaux résultats de l'analyse qualitative de quatre récits écrits quarante ans après la guerre d'Algérie par d'anciens appelés. Elle a pour objet de repérer si l'écriture tardive a néanmoins eu sur ses auteurs des effets d'auto-formation, comme le postule le courant des Histoires de vie dans les sciences de l'éducation. Elle s'appuie sur l'hypothèse de recherche suivante : les récits de vie rétrospectifs, qui portent sur le vécu d'une période de guerre, favorisent le « raccommodement de soi » avec son histoire.

Le raccommodement désigne pour moi l'aptitude d'un sujet ayant été victime d'une situation extrême, et en ayant conservé des traumatismes, à se réparer des dommages causés, à ajuster sa manière de vivre aux effets qu'ils ont laissés derrière eux, à les accepter, enfin à se (ré)concilier avec la personne que la vie l'a fait devenir.

Cette aptitude pourrait être déployée ou renforcée par la production d'un récit de vie écrit qui permet distanciation, symbolisation, expression artistique et qui, se matérialisant par un objet, peut facilement faire trace et se laisser prendre et transmettre.

Denis, Jean, Paul et Philippe (prénoms d'emprunt) ont raconté leur expérience singulière de la guerre d'Algérie dans quatre manuscrits rédigés entre 1999 et 2008. L'un d'entre eux a été publié et deux ont été déposés à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA) que préside Philippe Lejeune.

¹ Docteur en sciences de l'éducation depuis le 22 novembre 2012, Centre de Recherche en Education de Nantes (CREN), Université de Nantes.

Dans le cadre d'une thèse portant sur les effets de raccommodement produits par l'écriture d'expériences extrêmes, j'ai analysé leurs manuscrits et co-construit leur histoire de vie avec eux dans des entretiens de face-à-face. Après avoir fait succinctement leur portrait, je vais essayer de rendre compte de leurs émotions et sentiments, et des effets produits par l'écriture.

Philippe est issu d'une famille assez aisée et traditionnelle de la région Picardie. Il appartient à la « classe 54/1 ». Il effectue son Service national dans la « coloniale » durant dix-huit mois et stationne notamment à Madagascar. Il débarque à Marseille en juillet 1955 mais, faisant partie des « disponibles », il est convoqué à Lille le 22 septembre après de courtes vacances et embarque de nouveau pour le continent africain le 25 novembre. Il a le grade de Sergent et à ce titre, se retrouve adjoint au chef d'une Section en Algérie, dans un bataillon d'Infanterie de marine, où il retrouve les « coloniaux », qu'il a quittés quelques mois plus tôt. Il a alors un peu plus de vingt-un ans. Il opère essentiellement dans le Nord-Constantinois, en petite et grande Kabylie, à proximité d'une ville. Son action vise à quadriller le territoire pour repérer les *fellaghas* et les empêcher de nuire. Il est en Algérie durant l'hiver 1955-1956 et la contre-guérilla n'en est encore qu'à ses balbutiements. Moins organisées que ne le seront ultérieurement les commandos de chasse, les troupes auxquelles il appartient se caractérisent par un armement et des équipements antédiluviens, et il constate à maintes reprises l'inconscience et l'incompétence de ses chefs. Alors qu'il doit rentrer, la « quille » est retardée de jour en jour, le Ministère en charge de la défense attendant que les effectifs de la classe 1954 soient remplacés nombre pour nombre. Il est enfin débarqué à Marseille, après un hiver long et rigoureux, le 29 mars 1956. Il aura passé 122 jours en Algérie.

Paul est instituteur depuis peu lorsqu'en mars 1958, son sursis étant arrivé à échéance, il quitte sa petite école bas-normande où il a fait ses premiers pas d'enseignant. Il est Breton d'origine mais a obtenu le concours de l'Ecole Normale de Caen et doit dix ans à l'Académie qui l'a formé. C'est lors de sa première affectation qu'il rencontre sa future femme et l'épouse quelques mois plus tard. Quand il se marie, il est déjà incorporé depuis le 1^{er} Mars 1958 et effectue ses « classes ». La guerre d'Algérie fait rage depuis trois ans et demi, et l'opinion publique commence à renâcler en voyant partir tous les jeunes du contingent. Il est donc mieux informé que Philippe sur ce qui s'y passe, même s'il est loin de se douter de tout. Afin d'essayer d'échapper à son sort, et sur le conseil de son beau-père, il tente le concours de l'Ecole d'Officiers de Réserve de C., en Algérie, espérant ainsi qu'après les six mois de formation requise, la guerre sera finie. Reçu au concours, il embarque le 1^{er} juillet 1958 sur le « Kairouan ». Il a alors vingt-deux ans. Plutôt bien placé à l'issue des épreuves physiques et intellectuelles qui marquent la fin de la formation, il choisit une affectation d'instructeur et rentre en métropole le 15 Décembre 1958 pour neuf mois, le temps de la conception, de la grossesse et de l'accouchement qui donne le jour à son premier enfant. Le 26 septembre 1959, il repart en direction d'Alger, cette fois sur le « Sidi Mabrouk ». Affecté à un commando de chasse, dans une compagnie arabe nomade, il arrive dans un petit village des Monts de l'Ouarsenis. Il y a ici quatre Sections. Il est Sous-Lieutenant et a la charge de la troisième section. Sur les quatre chefs de Sections, il est le seul appelé et n'a que vingt-trois ans. Après avoir passé de nombreuses nuits à crapahuter dans la montagne et à identifier les *fellaghas* cachés dans cette zone interdite, il reprend une fois encore le bateau qui le fait débarquer à Marseille le 20 juin 1960.

Jean vient aussi de Basse-Normandie où il est employé de Préfecture. Après le début de son Service national en France, où il se fait remarquer par un comportement réfractaire (il y fera plusieurs semaines de prison dont une de « mitard »), il débarque le 10 mai 1960 à Philippeville puis est conduit dans une ville des Aurès. Sur ses vingt-sept mois d'armée, il en fera seize dans cette région d'Algérie et sans aucune permission. Arrivant avec son « palmarès », l'armée décide *illico* de le briser. Pour ce faire, on le charge de représenter son régiment aux enterrements. Le reste de son temps, il l'emploie, avec peu de succès, à l'entretien et à la rénovation du camp. Il s'essaye aussi à la conduite des camions militaires mais il est déclaré inapte. Il participe aussi de temps à autre à des opérations. Ayant passé un diplôme de comptable des armées en France, il est alors affecté au Secrétariat de la Comptabilité, mais il insulte un officier et se retrouve muté, pour raison disciplinaire, dans un bagne où les prisonniers sont chargés de construire une piste par 50° à l'ombre. Il s'agit d'un bagne clandestin dont la peine ne figurera jamais sur son livret

militaire. Il y reste quatre longues semaines. En août 1960, il est muté dans un commando, dans la région de Constantine. Bien qu'il doive effectuer un stage à l'Ecole des Officiers de Réserve pour s'y préparer, comme il fait partie des « classes creuses », son commando a besoin de lui immédiatement. Il se retrouve vêtu d'une *djellaba* pour tromper l'ennemi dans des opérations. Sa dernière affectation se situe au Quartier Général, où il reprend des fonctions de secrétaire. C'est là qu'il se trouve au moment du putsch d'avril 1961. Il participe activement à la résistance qui s'organise. Découvrant des documents officiels à propos de l'exercice de la torture en Algérie, il prend le risque de les photographier et de les confier à un journaliste à son retour. Ceux-ci seront abondamment employés par Pierre Vidal-Naquet pour son livre *La Raison d'état*. Il embarque le 15 août 1961 à bord du « Ville de Tunis » et regagne sa Normandie natale où sa réinsertion s'avère très délicate. Il s'engage alors dans la lutte anti-OAS.

Denis est originaire du Centre de la France où, comme Paul, il a suivi l'Ecole Normale d'Instituteurs. En mai 1960, après avoir résilié son sursis, il part faire ses « classes ». Seul bachelier, car n'étant pas parti en même temps que les sursitaires, les premiers temps sont difficiles. Le Commandement lui propose de préparer l'Ecole des Officiers de Réserve, ce qu'il refuse, espérant pour sa part échapper ainsi à des postes dangereux et ayant donc, à cet égard, une stratégie opposée à celle de Paul. Il part en Algérie en mai 1960, dans sa vingt-troisième année et y demeurera jusqu'à l'été 1962. Il fera au total vingt-six mois de service actif. Sa première affectation se situe dans une vallée, près d'Orléansville. Là, ses études supérieures lui permettent d'être secrétaire pour quelque temps dans le 25^{ème} Régiment de dragons. Il est ensuite muté dans le *djebel* Ouarsenis, auprès du 5^{ème} Régiment de Spahis algériens, composé pour moitié de Français de souche et pour l'autre moitié de Français de souche Nord-Africaine. Affecté pour sa part au Peloton d'Hommes de Réserve, il partage son temps entre l'enseignement dans une école d'un camp de regroupement, où il a jusqu'à cinquante-trois élèves, et des réquisitions pour des gardes de nuit et des opérations militaires durant les vacances scolaires. D'abord simple « troufion », il est promu brigadier, chef de poste, en décembre 1961. C'est là qu'il refuse de taper à la machine la circulaire des quatre généraux putschistes, que le Commandement souhaite diffuser. Après la signature des accords d'Evian, on lui interdit de continuer à enseigner aux petits Algériens puis son Régiment de Spahis est dissous. Il est alors affecté dans la banlieue d'Alger, où il exerce de nouveau des tâches de secrétariat.

1. Du voyage cauchemardesque à l'accueil désenchanté

Des conditions épouvantables de la traversée de la Méditerranée, il faut retenir une constante : la puanteur des vomissures éjectées par les soldats durant le trajet qui n'ont pas été nettoyées comme il conviendrait de le faire pour accueillir des hommes partis « servir leur pays ». D'ailleurs, pour deux des narrateurs, le rapprochement est fait entre les conditions faites aux hommes et celles faites au bétail. Et pour trois d'entre eux, la colère contre les autorités françaises qui permettent cela est un sentiment qui persiste au-delà de l'évènement. Quant aux témoignages sur leur première rencontre avec l'Algérie, c'est la cruelle déception d'avoir été désinformés qui domine en découvrant la vie des Algériens de souche. Pour tous également, la colère ou l'abattement sont présents quand ils racontent les conditions infligées : attente, solitude, chaleur, trains ou camions inconfortables et n'en finissant pas d'arriver. Pour Paul et Jean, l'insécurité qui va accompagner leur séjour en Algérie est vite perçue. Pour les deux chefs de Section, Philippe et Paul, sont évoquées la pression supplémentaire de devoir commander des hommes ou de devoir protéger des populations et la crainte de ne pas être accepté.

Mais ce qui est notable, c'est que contrairement au voyage où, semble-t-il, il n'y avait rien à tirer comme enseignements, Philippe surtout, Jean un peu, tentent de comprendre ce qui paraît insensé. Quant à Paul, son arrivée à l'Ecole des Officiers de Réserve lui rappelle qu'il a obtenu un concours difficile pour y accéder et qu'il a le droit d'en éprouver de la fierté. Il y a donc ici des effets de formation et de restauration de soi.

2. Des conditions climatiques aux bêtes sauvages : un décor extrême

Le climat particulièrement dur dans le *djebel* algérien est vécu avec résignation quand il est « seulement subi » comme il peut l'être par les autochtones.

Là où des émotions et des sentiments s'expriment beaucoup plus fortement, c'est quand l'Armée passe outre ces conditions climatiques extrêmes, imposant des cabanes ou des tentes n'isolant les troupes ni du chaud ni du froid, envoyant les soldats au danger en leur faisant risquer la déshydratation ou l'insolation ou, pire, en exposant leur vie en empêchant les renforts ou les secours d'arriver sur place en cas de neige. C'est dans ces moments-là que Paul exprime son incrédulité, sa colère et son sentiment de responsabilité renforcé. Et où il ne peut trouver un sens à ce qui lui est fait. Dans l'expérience de Jean, (envoyé au bagne), malgré l'indignation dont il demeure emplie aujourd'hui, s'il ne trouve pas de sens à l'odieuse punition, du moins trouve-t-il une meilleure connaissance de lui-même dans une situation extrême parmi les extrêmes. Il en ressort une conviction que les hommes peuvent rester des hommes et continuer à être fraternels ; il a le plaisir de pouvoir leur rendre hommage *a posteriori* et c'est ce que le récit lui permet.

La vie sauvage en Algérie est une autre composante des traumatismes que les appelés ont vécus en Algérie. L'angoisse déclenchée par la présence d'animaux, la nuit, dans un contexte de guerre et d'insécurité, est manifeste chez deux des narrateurs. L'effet de sidération produit par leur arrivée intempestive est bien décrit chez le troisième. Le soulagement engendré par leur découverte, la vague honte d'avoir eu peur d'animaux qui seraient peu dangereux dans une situation « normale », s'expriment chez chacun d'eux par le rire, l'autodérision ou l'ironie, trois facettes de l'humour. Pour Paul s'ajoutent la fierté d'avoir recouvré ses esprits, malgré l'envahissement de la panique, et le besoin de faire comprendre en quoi la subtilisation des vivres des rebelles algériens constituait un fait de guerre incontournable.

3. Des rapports humains souvent sous tension

Les relations humaines sont à l'image d'une situation extrême : elles sont exacerbées, que ce soit en positif ou en négatif. Pour ce qui est du positif, on en trouve chez les quatre narrateurs. Jean a dit la solidarité qui existe au bagne entre ses camarades de misère, qui prennent soin de lui, donnent des conseils avisés ; il dit aussi ici combien le moment des départs est chaleureux et où chacun parvient à se réjouir pour l'autre. Paul et Philippe décrivent aussi l'amitié qui lie les hommes entre eux dans les circonstances les plus dures. Denis, l'instituteur, conserve, quant à lui, un souvenir attendri de ses petits élèves qui, en confiance, lui livrent des secrets qui pourraient mettre leurs pères en danger.

Néanmoins, les faits les plus nombreux concernent des rapports humains au mieux méprisants, au pire proches de la folie (c'est le cas de Jean qui manie la roulette russe). Entre les deux, on trouve toute la palette des comportements humains les moins flatteurs : l'agressivité, le racisme, la violence et même l'instinct meurtrier décrits par Jean ; la bêtise et la bassesse rapportées par Philippe ; la délation dont Denis a été la victime.

Malgré ces tensions permanentes, malgré les doutes qui les assaillent, tous les quatre parviennent à en tirer des enseignements ou à se restaurer. Jean réfléchit à la perte des idéaux qu'il constate, sur la signification de la violence qu'il entrevoit comme une affirmation de soi. Il a le sentiment d'apporter la vérité sur une face cachée de la guerre lorsqu'il aborde l'attaque dont il est victime. Il se distingue des autres soldats par le respect de l'ennemi. Paul, pour sa part, profite de la relation de certains faits pour transmettre des informations au lecteur. Il met en évidence sa capacité à compatir aux misères des autres et à générer de l'affection chez ses hommes. Il manifeste aussi sa volonté de réussir dans l'adversité. Pour Denis, les marques de

confiance de ses élèves le confortent dans son rôle de maître. Quant à Philippe, même si l'attitude odieuse d'un soldat semble ne devoir susciter aucun enseignement, il parvient néanmoins à en faire un objet d'étude lui donnant à voir un peu de ce que peut être l'être humain.

Enfin, ce qui caractérise aussi les passages où les narrateurs évoquent les relations sociales, c'est que le texte est très souvent mis à profit pour remercier des personnes qu'ils n'ont pas pu ou pas su remercier sur le moment, ce qui lève probablement un poids sur le cœur. Ainsi, Jean remercie son Capitaine et Paul son Sergent et son ordonnance.

4. D'une formation militaire impitoyable à un baptême du feu impossible à oublier

Ce qu'il faut retenir de sa formation d'officier en Algérie, c'est que Paul est traversé par de nombreux affects : d'une part, il apprend avec une stupéfaction qui confine à l'effroi que le FLN (Front de Libération Nationale) est une véritable Armée très organisée et équipée ; d'autre part, les épreuves physiques auxquelles il est soumis remettent en question ses capacités et lui font craindre de ne pas être à la hauteur et de ne pas pouvoir regagner la France avec une affectation sécurisée. Cependant, sa volonté sans cesse réaffirmée, le soutien que représente l'image de son épouse laissée au loin, le galvanisent et lui permettent de dépasser ses peurs, ou encore un défaitisme passager et d'accéder à une valorisation de lui-même.

Quant à la première expérience de l'agression ou des combats, trois des quatre narrateurs témoignent de la peur qu'ils ont ressentie, voire même pour l'un d'entre eux de la peur qu'il a éprouvée à l'idée même d'avoir peur, de perdre ses moyens, de n'être pas assez courageux. Seul Philippe paraît peu effrayé, tout juste marque-t-il de la surprise lors des attaques, comme si cette première « génération » d'appelés était peu consciente des risques.

En outre, pour deux d'entre eux, une posture éthique apparaît à l'égard des populations : Jean est tiraillé entre le désir de sauver sa peau et celui de tenir son engagement de ne pas tuer de rebelles ; Philippe est confus de devoir pratiquer l'intrusion dans la vie intime des Kabyles, mal à l'aise aussi de ne pas connaître leur devenir, horrifié et vaguement coupable à l'idée du sort réservé aux Algériens qui ont pris parti pour la France.

Chez Paul, qui va se trouver positionné comme chef sous peu, si tiraillement il y a, il apparaît plutôt entre l'admiration qu'il éprouve envers le professionnalisme des hommes qui l'entourent et le sentiment de très forte responsabilité à leur égard qui le bouscule. Enfin, trois d'entre eux font part, soit de leur soulagement de n'avoir dénombré aucune victime, soit des manifestations d'après-coup qui consistent pour les hommes à relater leurs « exploits » comme pour conjurer le sort.

Concernant, enfin, les bénéfices éventuels apportés par le récit, trois des quatre narrateurs manifestent leur souci d'expliquer, qui le contexte de ce baptême du feu, qui les réactions des soldats, afin de transmettre un savoir au lecteur. Mais celui qui apprend le plus sur lui-même et qui découvre avec orgueil qu'il n'est pas le peureux qu'il craignait d'être, est sans conteste Jean. Peut-être d'ailleurs en a-t-il plus besoin que les autres, étant le plus jeune à cet instant et se cherchant encore beaucoup.

5. Des sentiments mitigés à l'égard de la population

Une part des opérations militaires françaises en Algérie consiste à appauvrir volontairement ou indirectement les populations, déjà en situation d'extrême pauvreté. Denis le souligne à propos des villages de regroupement, construits pour l'occasion, et qui contrarient les activités de culture

et d'élevage, Philippe regrette le fracas des jarres destinées à la conservation des céréales. En outre, trois des narrateurs éprouvent beaucoup de honte à l'égard des paysans chassés de leurs maisons à l'aube, terrorisés par certaines pratiques éprouvantes, tiraillés entre les ordres de l'Armée française et ceux du FLN et peut-être même tués par « erreur » ou, en tout cas, à qui un procès équitable ne sera jamais offert.

Quant à Paul, il ramène à la réalité de la guerre, jamais manichéenne, en nous signifiant qu'il n'y a pas les « méchants » et les « gentils » mais deux peuples prêts à tout pour en venir à leurs fins ou assurer leur survie.

Aux prises avec ces émotions diverses, voire ambivalentes, les auteurs des récits n'ont pas toujours de réponse à leurs incertitudes ou de justification simple à certains de leurs actes, celle consistant à dire que la nécessité fait loi montrant très vite ses limites. Néanmoins, Denis parvient à faire œuvre de pédagogie en exposant au lecteur l'objectif militaire des camps de regroupement. Quant à Jean et Paul, ils parviennent à restaurer sinon leur propre image, au moins, celle des soldats de leurs commandos : l'un, face au traumatisme de se découvrir bourreau dans le spectacle de la détresse d'une jeune Algérienne, se « sauve » grâce au comportement d'un de ses camarades, l'autre, face à l'adversité, évite de sombrer dans la vengeance en organisant ce que certains militaires, plus « ultras », auraient appelé une expédition punitive.

6. La mort tout près ou le sentiment de sa propre finitude

Trois des quatre narrateurs ont relaté des faits au cours desquels des soldats du FLN ont été tués sous leurs yeux ou à proximité, voire par eux-mêmes. Ces morts ont, pour Paul et Philippe, été accompagnées de peu d'émotion, du moins au moment des faits, voire par du soulagement ou par un sentiment qui s'apparente à de la vengeance chez Paul. En écrivant leur manuscrit, les deux narrateurs ont éprouvé de la honte et du remords face à ce détachement ou cette soif de revanche. Voyant que leurs valeurs avaient « flanché » dans le contexte d'une lutte sans merci pour survivre, ils ont essayé, chacun à leur manière, de retrouver leurs références (Montaigne pour Philippe par exemple) ou de demander en quelque sorte pardon à ceux qui les aiment, souhaitant reconquérir, par ces révélations, l'estime d'eux-mêmes. Les faits d'armes qu'ils ont rapportés, et dans lesquels figurent des victimes, ont été source d'une meilleure connaissance de leur personnalité profonde et de leurs capacités, capacités qui ont en outre été reconnues par le Commandement pour Paul. Même sans vocation militaire, la fierté n'est sans doute pas absente de la volonté de transmettre mot pour mot la Citation qu'il a reçue. Le fin mot de l'histoire est en quelque sorte : « si ce n'était pas lui, c'était moi », phrase qui ne justifie rien mais qui console un peu.

Quant aux émotions ressenties lors des faits où des camarades, inconnus ou proches, ont été gravement blessés ou tués, mais aussi les sentiments encore éprouvés à l'écriture de ces faits, plusieurs décennies après, sont très forts et poignants. Ils passent de la sidération et de l'horreur, au moment de la découverte des corps, à la tristesse et la pitié pour les hommes qui souffrent ou sont enlevés à la vie et à leurs familles. Ils sont souvent suivis d'une colère et d'une indignation face à l'absurdité et à l'injustice de la guerre, ou encore à l'incompétence de l'Armée. Parfois, ils s'accompagnent d'un soulagement, difficile à avouer, de ne pas être parmi ces victimes ou, pour Paul, de ne pas y trouver ses hommes. Ou encore d'une forme de culpabilité du survivant pour Philippe qui se demande pourquoi ce n'est pas lui qui a été sacrifié. Pour Denis, ce chagrin et ce dégoût se traduisent également par des cauchemars, durant bien au-delà des six mois après lesquels on parle de stress post-traumatique.

Malgré tout, les quatre narrateurs sont parvenus à trouver des ressources dans leur écriture pour essayer de transformer l'impensable en connaissance ou en restauration de l'estime de soi. Denis a cherché à savoir ce qu'il s'était passé pour son meilleur ami, et il l'a fait à la fois pour ne

pas oublier, apporter son témoignage et affirmer sa fidélité, mais aussi pour comprendre la logique du FLN dans cette attaque. Philippe a quant à lui apporté des explications historiques sur la situation délicate du secteur où il était affecté au ratissage. Il a aussi retenu qu'après la disparition d'un être aimé, il fallait continuer à vivre et à rire de ce qui l'avait fait rire, comme pour le garder encore un peu en vie. Jean s'est à nouveau révélé à lui-même, comme un homme capable de compassion et d'écoute, et a commencé à entrevoir qu'il y avait une prise en charge possible pour le stress post-traumatique. Il a conservé un souvenir attendri de ce gradé qui avait intercédé en sa faveur, comme s'il pouvait encore croire en l'homme. Paul, enfin, a pu, par le compte rendu précis des faits, se décharger du fardeau de la responsabilité de la mort d'un homme qu'on avait voulu lui assigner. Mais il a néanmoins, comme Denis, montré qu'il avait le souci de ne pas oublier, allant jusqu'à garder dans son corps la trace d'une grenade semblable à celle qui avait emporté l'œil d'un soldat sous ses ordres ce jour-là.

Si tous ont eu la confirmation que ces morts n'avaient aucun sens, tous ont appris que la mort leur enseignait quelque chose, qu'ils métaboliseraient dans leur vie future.

7. Une double fascination-répulsion à l'égard de l'armée

Les quatre narrateurs ont suggéré ou présenté des accidents ou des attaques qui auraient pu être évités si le Commandement avait été à la hauteur de la tâche ou des situations qui mettaient les soldats en danger. Tous sont frappés par la stupeur face à tant de bêtise et par la révolte face à une Armée réputée parmi les plus fortes au monde. Ils sont prêts peu ou prou à faire la guerre, mais ils ne peuvent supporter que des défauts de matériel, des erreurs de commandement ou des approximations dans l'organisation ne soient susceptibles de causer la mort d'innocents.

Et dans cette configuration, il y a peu de place pour trouver un sens ou tirer des leçons de cette expérience. Maigre consolation peut-être, aucun ne peut se sentir responsable des risques que courent les autres et chacun sait rejeter la faute, ce qui est un commencement de réhabilitation. Quant à Jean, magnanime à l'égard de son Brigadier-chef, il peut garder fierté de lui être venu en aide tout de même.

A l'exception de Denis, les trois autres narrateurs ont pu néanmoins éprouver une certaine fierté à appartenir à des unités combattantes, à des opérations d'envergure ou à des actions improvisées au cours desquelles ils ont pu manifester leur courage. Philippe, fraîchement débarqué en Algérie, a pu se « rengorger » de faire partie d'une Armée de pacification, capable de mettre en place des actions de grande ampleur et de montrer sa puissance. Paul a pu mesurer et s'enorgueillir de la compétence des commandos et de la peur qu'ils suscitaient dans l'Armée ennemie. Quant à Jean, bien que déclinant la proposition de son Commandement de se voir attribuer une décoration, il a été touché par la reconnaissance d'une de ses initiatives ne manquant pas de panache.

De ces instants d'exaltation, de fascination ou plus simplement d'attractivité, les trois narrateurs ne retirent pas tous aujourd'hui les mêmes bénéfices. En effet, si Paul et Jean conservent les mêmes sentiments qu'alors et en sortent plutôt grandis, si Jean se sent en cohérence avec lui-même dans le choix qu'il a posé, Philippe, quant à lui, remet en question ses certitudes de l'époque. Il paraît même souffrir d'une vague culpabilité, non seulement de les avoir éprouvées alors mais d'en garder un « résidu » aujourd'hui. Là encore, cet aveu de faiblesse ne peut-il pas l'aider néanmoins à restaurer une image écornée ?

8. Des trahisons et une insécurité permanente

Les trahisons et les désertions ont fait partie des épreuves que les appelés ont connues par ouï-dire ou ont traversées eux-mêmes, depuis la simple fuite en passant par l'espionnage et en allant jusqu'aux crimes les plus sauvages. Elles ont participé d'un climat délétère et d'une atmosphère de suspicion et d'angoisse qui ont rajouté à la peur des embuscades et des combats.

Pour Paul, il n'y eut jamais de désertion durant son séjour dans les commandos et au contraire, il dit à plusieurs reprises dans son récit combien il eut toujours une confiance sans limite pour ses hommes dont beaucoup étaient musulmans. Cependant, l'épisode de la capture d'un dignitaire du FLN lui a laissé un goût amer : quelqu'un était bel et bien une « taupe » au sein de son Régiment. Pour Denis, au contraire, les désertions ont été légion puisque, rien que dans son peloton qui ne représentait qu'une partie de son unité, cinq à six déserteurs ont été comptabilisés. Si la peur n'apparaît pas dans son récit, en revanche son agacement face à l'incompétence de ses chefs et de ses collègues, et sa mise en doute de la vérité sur un déserteur assassiné sont plus que palpables.

Ces récits ont en tout cas une valeur historique et Denis ne s'y trompe pas, insistant sur la valeur de ce type de témoignage qui n'est pas forcément le plus répandu, peut-être parce que, de part et d'autre, les Armées en présence n'en sont pas très fières.

Dans les récits, le danger peut venir de toutes parts, y compris de son propre camp. Il est omniprésent, empêchant tout relâchement pourtant nécessaire à tout homme. Même pour Denis, son métier d'instituteur dans un village de regroupement, l'attachement des enfants et peut-être la satisfaction des parents, auraient pu l'exposer à des représailles. En outre, un poste militaire à proximité des populations autochtones n'est pas toujours la meilleure place, car il n'est jamais à l'abri des attaques des hommes qui ont pris le maquis et viennent se ravitailler au village. Quant à Philippe et Paul, leur affectation à une unité combattante, leur rôle dans le ratissage du pays, leur font courir des risques permanents. L'un Sergent, l'autre Sous-lieutenant ont de surcroît des responsabilités à l'égard des hommes qu'ils commandent. D'ailleurs, tous les deux font le choix de s'abriter plutôt que d'aller à l'affrontement et ils le revendiquent. Ce n'est pas un aveu de faiblesse mais une affirmation de leur responsabilité.

Malgré cette atmosphère étouffante, Philippe parvient à faire son *mea culpa* : il souffre, il a peur, mais il n'accepte pas d'avoir pu considérer un seul instant que son « travail » était juste. Peut-être par cet aveu s'offre-t-il une sorte de réhabilitation, en tout cas de pardon ? Lui et Denis ont le souci de transmettre, Philippe allant pour sa part jusqu'à émailler son récit de citations d'auteurs spécialistes de l'Algérie, qui lui permettent d'aller au-delà du témoignage mais d'essayer de l'éclairer par les lectures. Enfin, la guerre permet d'apprendre. C'est en Algérie que Denis se prend d'une passion pour la photographie : d'abord fil d'Ariane qui le relie à sa famille, cette pratique deviendra un art.

9. Le sentiment d'une participation à des faits historiques majeurs

Mis à part Paul, les trois autres narrateurs ont eu à connaître des expériences au cours desquelles les petites histoires et la Grande Histoire se sont rejointes. La peur de Philippe au cours de la manifestation de février 1956 qui conduisit Guy Mollet à céder aux pressions des tenants de l'Algérie française, son ressentiment à l'égard d'un Commandement incapable d'utiliser les « bonnes unités » pour une opération à haut risque comme celle-ci sont palpables. Denis éprouve toujours le même dégoût pour la manipulation et le manque de loyauté des

autorités militaires de sa base. Quant à son positionnement vis-à-vis de l'OAS, il est celui du refus total de ses activités meurtrières et surtout fratricides, même s'il peut comprendre le désespoir des populations pieds-noirs devant quitter leurs racines. Quant à Jean, il a vécu le putsch de quatre généraux félons avec fièvre, partagé entre l'activisme et la crainte, conscient des risques que représentait son engagement.

Mais ce qui caractérise cet aspect des trois récits est la conscience vive d'avoir participé à un épisode majeur de l'Histoire de cette guerre : Philippe et Jean l'expriment nettement, Denis le dit d'une autre manière, désireux de témoigner d'un fait historique méconnu. En outre, chez deux d'entre eux, il y a un souci de documentation, d'éclairage historique, de prise de hauteur sur les événements.

Enfin, à propos du putsch et du référendum truqué, Jean comme Denis manifestent leur besoin de rendre justice aux appelés, de faire connaître ou de rappeler leur contribution à l'échec des tentatives de déstabilisation des pourparlers de paix. En réhabilitant le Contingent, ils se réhabilitent eux-mêmes.

10. Des coups tordus aux abus sexuels, un dévoilement pudique

Tous les narrateurs ont eu à connaître ou à participer à des opérations militaires peu glorieuses. De ce que Jean nomme les « *coups tordus* », il n'est pas fier mais il semble que lui comme les autres considèrent plus ou moins qu'il s'agit encore d'actions de guerre et leur accordent une certaine légitimité.

Par ailleurs, la pudeur semble de mise pour tout ce qui a trait à la sexualité des appelés durant la guerre d'Algérie, les narrateurs qui l'abordent sont ceux qui ne sont pas engagés dans une relation sentimentale stabilisée : Philippe et Jean sont célibataires et libres, Denis est « fiancé », et seul Paul est marié et père de famille. On comprend mieux pourquoi, pour ces derniers, la sexualité était non souhaitée ou « interdite » moralement, ou encore indicible. Concernant les pratiques de viols et de délits sexuels sur des femmes algériennes, Denis en parle comme d'une information qui a seulement été portée à sa connaissance et s'ennorgueillit que son unité n'y ait pas participé. Quant à Jean, incapable, semble-t-il, de raconter le fait dont il a été le témoin, il ne l'évoque que très succinctement, mais dans un accès de rage et de transmission brutale, montrant par là-même qu'il constitue un traumatisme. Enfin pour Philippe, la terrible vérité ne vient à lui que cinquante ans après sa participation au conflit et engendre une honte double : celle d'apprendre à quelle triste pratique se sont livrés des hommes de sa génération et celle de ne pas l'avoir vue plus tôt.

11. Des assassinats à la torture, un dégoût partagé

Les assassinats ont été rapportés par trois narrateurs sur quatre. Pour Philippe, il s'agit du témoignage d'un ami. Pour Paul, il n'en a pas été le témoin direct mais s'est trouvé par deux fois à proximité du crime, soit au camp, soit en opération. Quant à Denis, il dit seulement que les « corvées de bois » se sont produites quelques fois durant son séjour. Chez Paul, l'immense déception, la fureur, l'écœurement sont abondamment décrits. Il dit aussi comment ses idéaux se sont évaporés en ces deux journées fatidiques. Mais aussi comment ces secrets, cachés longtemps en lui comme s'il en était le coupable, l'ont miné durant des années. En revanche, on perçoit dans ses mots une volonté de s'en libérer et on a l'impression qu'il y parvient peu à peu, notamment en faisant passer la justice d'un homme là où la Justice des hommes ne passera jamais. Au passage, il apprend à découvrir les tréfonds de la nature humaine et à quel point les situations extrêmes peuvent les mettre à jour. Et ce faisant, il montre que lui n'a rien à se

reprocher, si ce n'est un peu de lâcheté, celle de ne pas s'être élevé contre la « corvée de bois », celle d'avoir accepté de falsifier un Journal de Marche. Mais de ces crimes, il n'est nullement responsable et aujourd'hui, sa honte exprimée pour les actes commis vient réparer cette petite faiblesse. Quant à Denis, sa narration froide des différents destins assignés aux prisonniers est peut-être un moyen de défense face à l'insoutenable.

En outre, trois des quatre narrateurs ont été confrontés à la torture, soit en entendant les cris de douleur des suppliciés à proximité, soit en s'étant fait rapporter des « histoires » voire en y ayant assisté. Tous ont été choqués mais à des degrés divers : Philippe considérant que cette pratique était peut-être nécessaire dans des situations limitées voire exceptionnelles ; Denis et Jean estimant qu'elle était inutile la plupart du temps et surtout inacceptable dans un pays comme la France. Les trois ont cherché à comprendre, soit en interrogeant ou en observant directement les tortionnaires, comme Denis ou Jean, soit en se documentant à l'aide de textes divers permettant de replacer la torture dans son contexte historique et dans son ampleur réelle. Aucun n'a accepté de faire partie des volontaires, même si Jean s'est un peu « cherché » à un certain moment. Il en ressort pour tous ces hommes, qui endossent la culpabilité de toute une génération, et bien que Philippe ne l'exprime pas directement, une restauration de l'image de soi. Quant à Jean, peut-être le plus « fragile » dans cette période troublée, l'expérience lui a permis de mieux se connaître et de se respecter.

Quant aux mutilations pratiquées par le FLN, Jean a observé à son corps défendant le sort que certains de ses soldats réservaient à leurs ennemis. L'épreuve était tellement impensable qu'il a vécu une sorte de dissociation. Il regardait mais il ne voyait pas l'insoutenable. D'ailleurs, pour raconter les faits, Jean doit passer à la troisième personne avant de revenir à lui, spectateur obligé d'une horrible mise en scène. Le traumatisme est là dans toute sa définition et dans toutes ses étapes (sidération, clivage, effondrement des valeurs, reviviscences). Quant à Denis, il condamne les exactions commises entraînant, au-delà même de l'horreur de la mort, l'absence de respect dû aux dépouilles.

12. Le traitement infligé aux cadavres jugé inacceptable

Les mauvais traitements infligés par les Français aux cadavres des ennemis font également partie des faits traumatisants que retiennent les quatre narrateurs. Pour Philippe, la symbolique d'un corps jeté dans les déjections humaines de ceux qui l'ont laissé mourir dans d'atroces conditions est insoutenable et remet en cause sa foi chrétienne. Pour Jean, même un simple doigt, retrouvé dans les débris humains d'un attentat, mérite un enterrement en règle et le respect dû à celui qui, probablement, a trouvé la mort. Ce doigt est un symbole, celui d'un corps explosé et le cérémonial qui lui est accordé vient pallier l'absence de rite. Quant à Paul, s'il ne parle pas du sort réservé aux cadavres, il évoque néanmoins un certain malaise à devoir donner l'ordre de prendre des photos post-mortem et de toucher à l'intimité des corps en faisant ouvrir la bouche pour en révéler l'état de soin porté aux dents. Il s'insurge aussi sur le pillage des objets appartenant aux dépouilles. Enfin, Denis partage la même indignation à l'égard de ceux qui se portaient volontaires pour « chasser du *fellagha* » et qui se précipitaient pour voir ou photographier les cadavres ramenés au camp.

Néanmoins, chez les quatre auteurs, un peu de fierté ressort de ces expériences douloureuses, et avec, un peu de réconfort. Chez Philippe, le soin, même modeste, apporté au prisonnier agonisant ; chez Jean, le respect donné au doigt retrouvé ; chez Paul, l'indignation exprimée à ses hommes et le fait que de tels comportements ne se reproduisent plus ; chez Denis, enfin, sa capacité à refuser de participer aux actes de voyeurisme.

13. Une difficile réinsertion, des reviviscences cruelles et une transmission limitée

Les deux narrateurs qui font référence à leur transformation disent tous deux ne pas avoir été reconnus par leur famille respective. Ils sont en effet devenus des solitaires, l'un parce qu'il dit avoir appris d'une certaine façon la solitude, l'autre parce que ce qu'il a vu là-bas l'éloigne des jeunes Français de sa génération, épargnés par la guerre. Tous les deux se sentent étrangers dans leur propre famille, l'un parce qu'il est l'intrus dans un couple mère-enfant qu'il peut craindre fusionnel, le second parce que son père et sa sœur osent le rapprocher d'une Armée qu'il vomit. Jean, sans doute plus perturbé que Paul, ne parvient pas à admettre ce qu'il avait de mieux que les dizaines de milliers de jeunes Français morts au combat et pourquoi lui est rentré. Il ne s'accorde pas le droit à une place, de surcroît dans une société qu'il ne comprend plus. Et plutôt que de se l'avouer à lui-même, il préfère traiter les « réinsérés » en suppôts de la guerre. Cependant, en écrivant son récit, il met de la distance entre celui d'alors et celui d'aujourd'hui, comprenant qu'il était perdu et, une fois encore, profite de l'occasion que lui donnent les mots pour exprimer ses regrets à ceux qu'il a pu blesser. Quant à Philippe, épargné par cette métamorphose du caractère et du comportement, tout à la redécouverte des plaisirs de la vie, il mettra de longues années à découvrir ce à quoi il a échappé et s'en voudra de ne pas avoir mieux compris ceux qui ne s'en sont jamais remis.

Les reviviscences sont le lot des quatre narrateurs. Elles consistent en la sensation de revivre avec beaucoup de réalisme des scènes violentes qui ont marqué les sujets ou des chagrins immenses dont ils ont peine à se relever ; ce sera le cas de Denis. Elles peuvent surgir à l'improviste à l'occasion d'un bruit, d'une image ou d'une association d'idées : les pétards des agriculteurs ou des pots d'échappement pour Paul et Jean, les chasseurs pour Philippe. Elles peuvent se présenter avec davantage de préparation lors d'une séance de cinéma, comme ce fut le cas pour Jean, cette préparation à revivre l'évènement n'étant d'ailleurs pas toujours le gage de pouvoir contrôler les résurgences du passé. Elles peuvent aussi se répéter à l'infini, tant les conflits armés ou le terrorisme, via les médias, restent en permanence proches de nous. Mais elles sont pires lorsqu'elles se déroulent sur notre territoire, favorisant ainsi une identification et une projection, pouvant potentiellement toucher les proches. Ces rappels impromptus de la mémoire sont subis et douloureux pour l'ensemble des protagonistes. Cependant, Philippe a l'intuition qu'ils sont peut-être, dans certains cas, un mal nécessaire pour ne pas oublier l'horreur de la guerre et ses victimes.

Par ailleurs, dans un contexte de Trente Glorieuses, l'heure est à la joie et non à la tristesse. Ceux qui ont souffert dix ou quinze ans plus tôt ne veulent plus de souvenirs affligeants, si tant est qu'ils sachent que de nombreux appelés ont vécu un enfer en Algérie. Ceux qui, parfois, sont curieux, demeurent empêtrés dans une vision romanesque de la guerre et réfutent les récits qui leur sont exposés avec un manque de distance qui génère de la virulence voire de la violence. Il semble donc que l'émission du message ne puisse s'exécuter que dans l'« entre soi ».

Si Jean se trouve encore tout jeune homme et pas stabilisé affectivement, Philippe a cette chance d'avoir une épouse à qui il peut en parler et il découvre, avec ses enfants, qu'il a peut-être aussi un devoir de parole vis-à-vis d'eux, et ce faisant, un devoir de radoucissement de cette parole pour qu'elle puisse être audible.

Quant aux traces que les narrateurs ont laissées derrière eux comme autant de petits cailloux de Petit Poucet, qu'en est-il réellement ? Ont-elles pour objet de susciter l'intérêt de l'entourage ? Ont-elles, a contrario, servi à empêcher les mots, à prendre leur place ? Rangées au fond d'un tiroir ou d'une malle ou encore arborées ostensiblement, témoins inconscients d'une expérience extrême, ont-elles interdit de prendre parole ou de poser des questions afin de ne pas causer trop de douleur ? Ont-elles au contraire permis de faire émerger de l'oubli ces jours terribles, imposés à toute une génération de tout jeunes hommes à qui on a volé leur jeunesse ? Ont-elles

été dans ce cas le versant positif des reviviscences, moins cruelles, ouvertes vers l'avenir, pour qui a voulu, bien plus tard, s'en saisir ?

14. Des déclencheurs de l'écriture à proximité des narrateurs

Si nous ne pouvons obtenir d'indications concernant les éléments déclencheurs de l'écriture chez tous les sujets, la destination des manuscrits nous laisse à penser que le souhait de raconter s'adresse en premier lieu aux personnes de l'entourage car même les manuscrits remis à l'Association Pour l'Autobiographie ont le plus souvent vocation à être des dépôts de mémoire pour la famille et notamment les arrière-petits-enfants qui n'auront pas le temps de connaître leur aïeul.

En revanche, on comprend que pour Philippe, le désir de retrouver ses meilleurs camarades d'Armée a été le moteur de l'écriture. Ces retrouvailles donnent d'ailleurs lieu à beaucoup d'espoir en direction de l'humanité, la capacité à une amitié sincère et indélébile d'abord, la capacité de réconciliation entre les peuples ensuite, dont il avait tant souhaité qu'ils ne se séparent jamais.

Pour Paul, le saut de génération est clair : peut-être parce qu'il n'a pas pu parler à ses enfants, peut-être parce que les petits-enfants étaient moins « encombrés » par un passé douloureux et que la peur de faire souffrir ne les atteignait pas, toujours est-il qu'il est mu par le besoin de leur faire connaître son expérience, qu'il situe de plus dans une filiation dans laquelle il les inscrit à leur tour. Il est à noter au passage que la fameuse malle de Philippe a été co-exhumée, si j'ose dire, par son petit-fils. La troisième génération est donc bien présente dans les deux récits.

15. Les effets de l'écriture : entre mémoire, connaissance, transmission et libération

Trois des narrateurs emploient des métaphores très proches pour décrire un des impacts de l'écriture de leur récit : Jean le présente comme un objet obstruant sa gorge, Paul comme un repas roboratif qui lui pèse sur l'estomac ; Philippe oscille entre l'image de l'appareil respiratoire et celle de l'appareil digestif, parlant à la fois des risques d'asphyxie et de trop-plein à vider. Il apparaît en outre que le soulagement apporté par l'écriture peut s'accompagner d'un effet de distanciation lorsqu'elle est assortie d'un travail de mise en forme, de recherche d'une beauté littéraire, travail qui peut de surcroît être source de fierté. Enfin, pour Paul en particulier, cet effet de libération a pour corollaire celui d'une réhabilitation à ses yeux et aux yeux des siens : s'il a pu se sentir lâche de n'être pas intervenu dans deux situations, il peut ici rendre la justice qui ne sera jamais rendue et convoquer le lecteur dans ce procès virtuel où les vrais coupables sont désignés.

Trois des quatre narrateurs évoquent directement leur volonté de parvenir à transmettre et à faire partager leur expérience. Jean souhaite explicitement que ses émotions les plus violentes soient rendues au plus près de leur intensité, quitte à en exagérer un peu le trait, pour que les lecteurs comprennent la souffrance à laquelle il a été soumis. Philippe reconnaît, non sans un certain malaise, qu'il a éprouvé de la curiosité pour l'expérience de la guerre et que, malgré ses contradictions, il a néanmoins désiré faire connaître les découvertes qu'il a faites, uniques certes, mais dont il pressent qu'elles peuvent être aisément transférées à beaucoup d'appelés. Quant à Paul, il estime que ses souvenirs de la guerre d'Algérie ont une valeur de mémoire pour les générations suivantes qui ont le droit et le devoir de savoir pour en tirer les enseignements nécessaires.

Deux des auteurs disent explicitement éprouver le sentiment d'être rentrés dans l'Histoire et en témoignant de leur expérience d'avoir apporté leur pierre à l'édifice encore fragile d'une Histoire des appelés du contingent, dernière génération de « conscrits » à ce jour à avoir participé à un conflit armé.

De plus, Jean, en ayant poursuivi son récit bien au-delà du terme de son service national, pense avoir également contribué à la compréhension du retour à la vie civile de ces Millions d'hommes et à ce que fut leur vie jusqu'à aujourd'hui, marqués qu'ils sont encore, et pour toujours, par cette expérience extrême, à la fois singulière, à la fois collective.

Conclusion

L'hypothèse selon laquelle l'écriture des souvenirs de leur guerre d'Algérie a contribué à raccommoder les quatre anciens appelés de leurs blessures sinon de leurs traumatismes est donc globalement vérifiée. Le dernier chapitre de cet article notamment montre en effet les vertus mémorielles, émancipatrices, transgénérationnelles et formatives de l'écriture de leur expérience extrême, même quarante à cinquante ans après.

Pour élargir ma conclusion, j'attire l'attention sur la qualité littéraire des textes. Les auteurs ont su faire de la fascination, de la peur, de la douleur, de la colère une représentation, à la fois proche du réel et à la fois sachant garder sa part d'ombre, de secret, propre à laisser l'imagination vagabonder. Ils ont parfois été emportés comme par une lame de fond par leurs émotions et n'ont pas toujours contrôlé leur écriture, celle-ci prenant à son tour possession d'eux-mêmes, mais cela reste une réalité mineure dans un ensemble très maîtrisé. Cette écriture est source d'apprentissages mais aussi de fierté, qui contribue sans nul doute à ces effets de raccommodement via la restauration de l'estime de soi.

Bibliographie indicative

ASCHER J. & JOUET J.-P. (2004), *La greffe. Entre biologie et psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.

BAUBET T. (2008), *Les Cellules d'Urgence Médico-Psychologique*, Documentaire, Infrarouge, France 2.

BAUBET T. & MORO M.-R. (2003), « Cultures et soins du trauma psychique en situation humanitaire », *Soigner malgré tout*, Grenoble, La pensée sauvage Editions.

BERNET C. (2008), *Les mots pour le dire*, Déshabillons-les, Chaîne Public Sénat.

BOUDOT M. (1993), *Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité*, Actes du colloque de Tours : Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945, Paris, Peuple et culture-Education Permanente.

CASTAIGNOS-LEBLOND F. (2001), *Traumatismes historiques et dialogue intergénérationnel. Un difficile exercice de mémoire*, Paris, L'Harmattan.

CYRULNIK B. (2006), *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob.

DEQUESNE Tiphaine (2008), « Vécu traumatique, migratoire et résilient des réfugiés Khmers de France après le génocide Khmer rouge : quand la culture crie en silence », *Colloque Terrains d'asile : corps, espaces politiques* [en ligne], [réf. du 10 décembre 2011], Disponible sur : barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.

FERENCZY S. (2006), *Le traumatisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

KNOPP G. (2008), *Die Hölle von Verdun*, Documentaire, Arte.

LAINE A. (1998), *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris, Desclée de Brouwers.

MOUCHENIK Y. (2006), *Ce n'est qu'un nom sur une liste mais c'est mon cimetière. Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*, Grenoble, La pensée sauvage Editions.

REZNIK Armelle, La rencontre transculturelle. Comment penser les migrants autrement ? Journée d'étude, DDASS du Calvados, Caen, 13 Septembre 2008, Notes personnelles.

RIME B. (2006), « Le partage social des émotions », *Le Journal des psychologues*, n°248, p.72-75.

ROTMAN P. (2008), 68, Documentaire, France 2.

OUSS-RYNGAERT L. & DIXMERAS J.-P. (2003), « Que vivent les équipes dans les situations extrêmes », T. Baubet & M.-R. Moro (dir.), *Soigner malgré tout*, Grenoble, La pensée sauvage Editions.

VERCELETTI C., GODAIN G., LACHAL C., BERTANDEAU F. (2003), « Intervenir à distance du trauma: une urgence en Sierra Leone », *Soigner malgré tout*, T. Baubet & M.-R. Moro (dir.), Grenoble, La pensée sauvage Editions.